

Bienheureuse Camilla Battista Varano

LES DOULEURS MENTALES DE JESUS EN SA PASSION

Adressé au bienheureux Pietro de Mogliano, franciscain observant

Camerino, août-septembre 1488

Le texte qui suit consiste en ces douleurs mentales du Christ béni qu'on m'a ordonné d'écrire. Notez bien qu'après être revenue à Camerino (1), il m'est arrivé d'en dire quelque chose à mes sœurs pour leur consolation et la mienne. Et je leur disais que c'était une sœur d'Urbino qui me les avait suggérées, afin que mes sœurs ne pensent pas que c'était « farine de mon sac ».

Plus d'une fois sœur Pacifica me pria d'écrire toutes ces choses. Je répondais que je ne les aurais jamais écrites tant que la sœur en question était encore en vie.

Lorsqu'elle me donna l'ordre de les écrire (2), il y avait plus de deux ans qu'il n'en était plus question, et qu'elle n'en avait plus rien dit. Etant ainsi dans l'obligation de les écrire, je les lui ai adressées, puisqu'à ce moment-là elle était ma révérende mère abbesse, et moi, son indigne vicaire. Selon que je l'ai dit ci-dessus, je faisais comme si une sœur d'Urbino m'avait communiqué ces méditations. C'est pourquoi par endroits je dis : « cette sainte âme, cette âme bienheureuse me dit ceci ou cela... » afin de donner du crédit à la chose et pour que les lecteurs ne pensent pas qu'il s'agit de moi.

JESUS

MARIAE

FILIUS

Voici certaines méditations concernant les douleurs mentales de Jésus-Christ béni, comme il daigna, par sa grâce et pitié, les communiquer à une religieuse de l'ordre de Sainte Claire, laquelle en parla avec moi, selon qu'il plut à Dieu.

Et moi, pour l'utilité des âmes amoureuses de la Passion du Christ, j'en réfère ci-dessous, parlant ainsi :

I - Première douleur mentale au sujet de tous les damnés.

JESUS + MARIA + CLARA + FRANCISCUS

Il y eut une âme animée d'un grand désir de se repaître et rassasier des mets envenimés de la Passion de Jésus amoureux et très tendre. Après plusieurs années, elle fut introduite, par grâce admirable, dans les douleurs mentales de la mer très amère qu'est son cœur douloureux. Elle me dit avoir prié longtemps pour que Dieu la noyât dans l'océan de ses douleurs mentales. Et ce très doux Jésus, par sa grâce et pitié, daigna l'introduire non pas une seule fois, mais à maintes reprises, dans cette mer immense, de telle façon et par un chemin tel qu'elle se voyait obligée de dire : « Pas davantage, mon Seigneur, car je ne puis supporter tant de peine ». Ce que je crois aisément, sachant combien Il est bon et prodigue envers celui qui demande cette sorte de chose en toute humilité et persévérance.

Cette âme bénie me dit que, s'étant mise en oraison, elle disait à Dieu d'un cœur anxieux de désir : « je t'en prie, Seigneur, introduis-moi à la sainte chambre nuptiale de tes douleurs mentales. Que je me noie en cette mer très amère, puisque c'est là que je brûle du désir de mourir, si tel est ton bon plaisir, ma vie très douce et mon amour. Dis-moi, Jésus, mon espérance, combien grande fut la douleur de ton cœur souffrant ? » Et Jésus béni lui répondait : « Sais-tu combien grande fut ma douleur ? Aussi grande que l'amour que je portais à ma créature ». Cette âme bénie ajouta qu'à d'autres moments, Dieu lui avait fait connaître autant qu'il lui plaisait, l'amour qu'il portait à sa créature. Et au sujet de cet amour, il me dit des choses si belles, si capables de susciter la dévotion, qu'il serait long d'en écrire. Mais, ne voulant exposer ici que les douleurs du Christ dont cette personne m'a parlé, le reste je le passe sous silence. Revenons donc à notre propos. Elle ajouta que lorsque Dieu lui disait : « Ma douleur fut aussi grande que l'amour que je portais à ma créature », il lui semblait, en raison de l'immensité, de la démesure de cet amour dont il la rendait capable, qu'elle défaillait.

Et dès qu'elle entendait cette parole, il lui fallait appuyer la tête quelque part, en raison de la peine qu'elle ressentait en son cœur et de la faiblesse qu'elle ressentait dans tout ses membres. Et après être demeurée ainsi pendant un long moment, elle reprenait force et disait : « Ô mon Dieu, puisque tu m'as dit combien grande fut ta douleur, dis-moi combien de peines as-tu porté en ton cœur ? » Et Lui répondait avec tendresse : « Sache, mon enfant, qu'elles furent innombrables et infinies, comme innombrables sont les âmes, mes membres, qui se détachent de moi à cause du péché mortel. Chaque âme se détache et se sépare de moi sa tête, autant de fois qu'elle pèche mortellement. Ce fut l'une des peines les plus cruelles que j'ai portées et ressenties en mon esprit, à savoir l'arrachement de mes propres membres. Pense au supplice de celui qui subit le martyre d'écartèlement, et dont les membres sont détachés de leur lieu corporel. Pense quel martyre a dû être le mien, puisqu'on m'a arraché autant de membres qu'il y a d'âmes qui se damnent ; et chaque membre le fut autant de fois qu'il a péché mortellement. Et la disjonction d'un membre spirituel est d'autant plus douloureuse que celle d'un membre corporel, que l'âme est plus précieuse que le corps. Personne au monde ne peut comprendre combien l'âme est plus précieuse que le corps, en dehors de moi seul qui connaît la noblesse de l'âme ainsi que l'utilité et la misère du corps, puisque j'ai créé l'une et l'autre.

Par conséquent, ni toi ni aucune autre créature ne pouvez être capables de comprendre pleinement mes peines cruelles et amères. Et je n'ai parlé là qu'au sujet des âmes damnées.

Quant à la façon de pécher, de même que l'une est plus grave que l'autre, de même l'une me causait plus de souffrance que l'autre, dans l'acte de cet arrachement. C'est de là que découlent la qualité et la quantité de la peine de chacun. Et puisque je voyais leur volonté perverse être éternelle, une peine éternelle leur est destinée. Et de même que l'un a commis des péchés plus graves que l'autre, de même, en enfer, une peine plus grave lui est attribuée. Mais la douleur la plus cruelle qui me tourmente c'était de voir que tous mes innombrables membres susdits, c'est à dire toutes les âmes damnées, ne devaient plus jamais, jamais, jamais se réunir à moi, leur tête véritable. C'est ce « jamais, jamais », qui tourmente et tourmentera pour l'éternité ces infortunées, ces âmes malheureuses, bien au-delà de toute autre peine qu'ils ressentent ou pourront subir éternellement. Cette peine du « jamais, jamais » m'affligeait à tel point que j'aurais choisi sans hésitation de souffrir « iterum et novo »⁽³⁾ tous ces arrachements, de toutes les manières où ils ont été infligés, le sont et le seront, et cela non pas

une fois seulement mais un nombre infini de fois, pourvu que, je ne dis pas toutes, mais une seule de ces âmes, puisse se voir réintégrer à mes autres membres vivants, à savoir les élus qui vivront éternellement de l'esprit et de la vie qui procèdent de moi, « vie vivante donnant la vie à toute vie qui vit ».

Vois donc combien précieuse est une âme à mes yeux, puisque je t'ai dit avoir désiré pâtir toutes ces peines d'innombrables fois pour une seule âme, afin de la réunir à moi.

De même, sache que cette peine du « jamais, jamais » afflige et tourmente ces âmes, au nom de ma justice divine, au point qu'elles aussi voudraient subir mille peines, à condition d'être un jour réunies avec moi, leur véritable tête.

Et j'agis de même à l'égard de tout autre péché : selon la qualité et la quantité de la peine qu'ils m'ont causée en s'arrachant de moi, ma justice équitable leur attribue une peine de qualité et de quantité correspondantes.

Et parce que ce « jamais, jamais » m'a tourmenté par dessus tout, ainsi je veux et je fais en sorte que ce même « jamais, jamais » soit le tourment qui surpasse toute autre peine dont ils puissent souffrir éternellement.

Songe à cela et vois quelle peine j'ai éprouvée et ressentie en mon cœur jusqu'à ma mort, pour toutes les âmes damnées. Cette âme bénie m'a dit que naissait alors en son âme le saint désir -qu'elle croyait venir d'une inspiration divine- de lui poser une question. Avec grande crainte et révérence, afin de ne pas paraître vouloir « investiguer » au sujet de la Trinité, et cependant en toute simplicité, pureté et confiance, elle disait alors : « Ô doux et douloureux Jésus, j'ai souvent entendu dire que tu as porté, que tu as souffert en Toi, abreuvé d'amertume ô Dieu, les peines de tous les damnés : le froid, la chaleur, la brûlure, les coups, les membres dévorés par les esprits infernaux.

Dis-moi, mon Seigneur, as-tu éprouvé tout cela, ô mon Jésus ? » Rien que d'avoir à écrire ces choses, il me semble que mon cœur défaille en pensant à ta bonté, car elle va jusqu'à s'entretenir doucement et longuement avec ceux qui te cherchent et te désirent en vérité. En effet Jésus béni répondait alors gracieusement et il semblait à cette âme que sa question loin de lui déplaire lui était agréable : « Mon enfant, je n'ai pas senti la variété de peines de tous les damnés de la façon que tu dis dans ta question « puisqu'ils étaient des membres morts et disjoints de moi, leur corps et leur chef » (4). Je te donne cet exemple : si tu avais un pied, une main ou un autre membre en train d'être tranché et séparé de toi, tu ressentirais une grande,

une indicible souffrance, douleur et affliction. Mais une fois que cette main serait coupée, si on la jetait au feu, si on la frappait et on la donnait en pâture aux chiens et aux loups, tu n'éprouverais plus ni peine ni douleur, puisqu'il s'agirait d'un membre perdu, mort, aliéné par rapport au corps en son intégrité.

Et cependant, sais-tu quelle est la peine que tu éprouverais du fait qu'il a été ton membre ? Tu souffrirais grandement de le voir au milieu des flammes, roué de coups par d'autres, dévoré par les chiens et les loups. Pareillement je souffre de mes membres innombrables que sont les âmes damnées. Tant que dure la disjonction, pendant tout le temps où il y a un espoir de vie, j'ai ressenti en moi une peine infinie, inconcevable, en même temps que toutes les autres souffrances qu'ils ont pu supporter en cette vie. Jusqu'à leur mort, en effet subsistait l'espoir de pouvoir les réunir à moi, s'ils l'avaient voulu. Quant au temps qui suit leur mort, je ne ressentis plus leurs peines, s'agissant de membres morts décomposés, coupés et retranchés de moi, totalement exclus « ab aeternum » de toute vie qui se vit en moi. Mais ce qui ne cessait de m'être une peine inconcevable et incompréhensible, c'était de penser qu'ils avaient été mes propres membres, véritablement, et je les voyais dans le feu éternel, en pâture aux esprits infernaux et en proie à d'autres peines variées, innombrables, fixées pour l'éternité. Voici ce qui concerne la douleur mentale que j'ai endurée à cause des damnés.

II - Deuxième douleur mentale au sujet de tous les membres élus

Une autre douleur vint de tous les élus, me transpercer le cœur. Sache que j'ai été affligé et tourmenté de toutes les façons dont je t'ai parlé au sujet des membres damnés, de ces mêmes façons, je l'ai été au sujet des élus qui pèchent mortellement, puisque leur péché a été une séparation de moi et une disjonction. Si grands étaient l'amour qui devait les animer éternellement, et la vie à laquelle ils s'unissaient en faisant le bien, mais dont ils se séparaient en commettant le péché, tout aussi grande était la douleur que j'endurais par la faute de tous ces membres véritables de mon corps. La douleur endurée à cause des damnés diffère de celle endurée à cause des élus en une seule chose, à savoir que pour les damnés, je ne ressentais plus la peine, une fois que la mort les eût séparés de moi, comme il en est pour des membres morts ; au contraire, j'ai éprouvé toutes les peines et les amertumes des élus, aussi bien pendant leur vie qu'après leur mort.

Pendant leur vie, c'est à dire les peines et les martyres de tous les martyrs, les pénitences de tous les pénitents, les tentations de tous les tentés, les souffrances de tous les malades, les persécutions, les outrages, les pérégrinations, bref toutes les peines, petites ou grandes de tous les élus encore en chemin, je les ai éprouvées aussi nettement et vivement que tu les éprouverais si quelqu'un te frappait un œil, une main, un pied ou tout autre membre de ton corps.

Songe au nombre des martyrs, à la diversité des peines qu'ils ont souffert et endurés, songe à toutes les peines des autres membres élus, et à leur diversité, et applique-toi à cette considération :

« Si j'avais mille yeux, mille mains, mille pieds et mille membres de chaque sorte, et si je ressentais dans chacun mille peines différentes, et s'ils se trouvaient tous ensemble au même moment dans cette affliction, comment cela ne te paraîtrait-il pas le plus raffiné des supplices ? »

Mes membres, de plus, ne sont ni mille ni des millions, mais innombrables. De même, les différentes peines n'ont pas été des milliers, mais innombrables, puisqu'innombrables furent les peines endurées par les saints martyrs, les vierges, les confesseurs et tous les autres élus. Tire enfin cette conclusion : de même qu'on ne peut connaître ni le nombre ni la qualité des béatitudes, des gloires, des récompenses apprêtées pour les justes élus, au paradis, de même on ne peut connaître ni le nombre ni la qualité des peines mentales que j'ai endurées pour mes membres élus, puisqu'il faut, d'après la divine justice, que ces peines correspondent aux béatitudes, aux gloires et aux récompenses qui leur sont attribuées.

J'ai en outre enduré et senti toute la variété des souffrances qu'ils ont subies après leur mort au purgatoire, en qualité et en nombre plus ou moins grand selon qu'ils l'avaient mérité. Il ne s'agissait pas en effet de membres tanchés et en putréfaction, tels les damnés, mais bien de mes propres membres vivants que j'avais prévenus de ma grâce et de ma bénédiction.

De sorte que, si je n'ai pas éprouvé les souffrances dont tu t'inquiétais pour les membres damnés, à cause de la raison susdite, je les ai éprouvées pour les élus, puisque j'ai goûté toutes les peines du purgatoire qu'ils devaient endurer. Je te donne cet exemple : si ta main venait de quelque manière à être abîmée ou cassée, et si ensuite un professeur venait la remettre en place et la raccommoier...quelqu'un survenant encore la brûler dans le feu, la frapper, la donner en pâture aux chiens, te causerait une douleur immense, puisqu'il s'agit d'un membre vivant,

destiné au moyen de ce supplice, à être parfaitement réunis à moi. De la même façon, j'ai ressenti toutes les peines du purgatoire que devaient subir mes membres élus, puisqu'il s'agissait de membres vivants, destinés à être parfaitement réunis à moi, leur tête véritable, au moyen de ce supplice. Et entre les peines de l'enfer et celles du purgatoire il n'y a pas de différence, sauf qu'en enfer elles n'auront jamais, jamais, jamais de fin, tandis qu'au purgatoire si. Les âmes demeurent en ce dernier volontiers et avec joie, malgré la douleur, parce qu'elles se purifient, souffrant dans la paix et me rendant grâce, à moi qui suis la suprême justice. Voici ce qui concerne la peine mentale que j'ai portée pour les élus.

Dieu veuille que je puisse me souvenir des paroles pleines de dévotion qu'elle disait à cet endroit, versant toutes les larmes de son corps, après avoir été rendue capable, autant qu'il avait plu à Dieu, de comprendre la gravité du péché, la souffrance et le martyre qu'elle avait infligé à son bien-aimé Jésus en se séparant de lui, Souverain Bien, pour s'unir à une chose aussi vile que les choses de ce monde donnant matière à péché.

En fait je me souviens que, toute en larmes, elle me disait ceci : « Ô mon Dieu, damnée ou sauvée que je sois, que de peines je t'ai infligées, grandes et innombrables. Seigneur, je n'avais jamais réalisé que le péché t'offensait si gravement, autrement, je crois que je n'aurais jamais pu pécher, même légèrement. Et cependant, mon Dieu, ne fais pas cas de ce que je viens de dire, car, avec tout cela, je ferais pis encore si ta main compatissante ne me tenait. Mais toi, mon doux amant plein de tendresse, les peines dont tu m'as parlé sont si nombreuses que tu ne me parais plus être Dieu, mais plutôt un enfer. Et en vérité tu me parais plus qu'inferral. Et plus d'une fois je l'ai appelé « enfer », par excès de sainte simplicité et de compassion.

III - Troisième douleur mentale que le Christ béni a souffert en son cœur au sujet de la Vierge Marie

Jésus amoureux et béni ajoutait alors : « Ecoute, écoute mon enfant, ne parle pas encore de la sorte, car j'ai d'autres choses très amères à te dire. Il y a surtout cette lame tranchante qui blessa et transperça mon âme, à savoir la douleur de ma mère toute pure et innocente qui devait être affligée à cause de ma passion et de ma mort, comme aucune autre personne ne le fut ni ne le sera jamais. C'est pour cela que, à juste raison, nous l'avons élevée,

exaltée et récompensée plus que toute créature angélique et humaine, au paradis. Et c'est ainsi que nous agissons toujours.

Dans la mesure où une créature est affligée, abaissée et anéantie en elle-même, par amour pour moi, dans ce monde, dans cette même mesure elle est élevée, glorifiée et récompensée par la justice divine dans le royaume des bienheureux. Et puisqu'il n'y eut jamais de mère ni de personne plus douloureuse en ce monde que ma très douce mère des douleurs, ainsi là-haut il n'y a et il n'y aura jamais personne qui lui soit comparable. Autant elle fut un autre moi-même sur terre quant aux peines et à la passion, autant elle est un autre moi-même au ciel quant à la puissance et à la gloire. Comprends bien cependant : exception faite de ma divinité, qui n'est partagée que de nous trois personnes divines, le Père, le Fils et l'Esprit Saint.

Sache donc que toutes les formes, toutes les sortes de souffrance que moi-même, Dieu fait homme, j'ai portées et endurées, ma mère pauvre et très sainte les a supportées et endurées ; pour moi cependant, Dieu et homme, ce fut à un degré plus élevé et plus parfait, tandis que pure et simple créature elle ne participe en rien à la divinité.

Sa douleur m'affligeait à tel point que si mon Père éternel l'avait voulu, ce m'aurait été une grande consolation que toutes ses souffrances retombent sur mon âme, et que ma mère en soit entièrement déchargée. Toutes mes peines et blessures auraient été comme infligées une seconde fois avec une flèche acérée et empoisonnée. Cela même aurait été pour moi un très grand soulagement, si, elle avait été hors de peine. Mais parce qu'il fallait que mon martyre inconcevable ne fût adouci par aucune pensée consolante, cette grâce-là ne me fut pas accordée, bien que je l'aie demandée plusieurs fois et avec larmes, par tendresse filiale ».

Elle me dit alors qu'il lui semblait que son cœur défaillait à cause de cette douleur de la Vierge Marie. Et son Esprit demeurait en une telle angoisse qu'elle ne pouvait proférer d'autres paroles que celles-ci : « Ô Mère de Dieu, je ne veux plus t'appeler Mère de Dieu, mais Mère de douleur, Mère de souffrance, Mère de toute affliction qu'on peut imaginer. Et dorénavant je t'appellerai toujours Mère de douleur. Si Lui est un enfer, toi, tu es un autre lui-même. Que puis-je donc te dire sinon Mère de douleur et toi-même un autre enfer ? Pas davantage, Seigneur, ne me dis pas davantage au sujet des douleurs de ta Mère bénie car je sens ne pas pouvoir en supporter davantage. Celles-là me suffiront tout au long de ma vie, même si je devais vivre mille ans.

IV - Quatrième douleur mentale que le Christ béni porta au sujet de sa disciple amoureuse, Marie Madeleine

Et après s'être tû sur ce point, voyant bien l'impossibilité où elle se trouvait, il reprit en disant : « Quelle douleur penses-tu que j'ai portée au sujet de la peine et de l'affliction de ma disciple bien-aimée, de mon enfant bénie, Marie-Madeleine ? Tu ne pourras jamais la comprendre, ni toi, ni personne, car c'est d'elle et de moi qu'ont pris naissance toutes les amours saintes et spirituelles qui ont jamais existé et qui existeront jamais. Car on ne peut comprendre ma perfection de maître très aimant, ni la bonté et la dilection de cette disciple aimée. Il n'y a que moi qui les comprenne. Et seul celui qui aurait fait l'expérience, active et passive d'un amour saint et spirituel pourrait en saisir quelque chose. Cependant ce ne sera jamais exactement pareil, car on ne trouve pas de maître qui me soit semblable, ni de disciple comme elle, puisqu'il n'y eut et il n'y aura jamais d'autre Madeleine que celle-là seule. Laisse donc que je le dise : après ma mère bien-aimée, personne n'a souffert autant qu'elle de ma passion et de ma mort. Car s'il y avait eu quelqu'un d'autre, c'est à lui que je serais apparu en premier, après ma résurrection. Mais puisqu'après ma mère bénie, elle fut la plus affligée, ainsi elle fut consolée la première après elle.

Jean mon bien-aimé disciple, a été fortifié grâce au doux repos sur ma poitrine, lors de la Cène tant désirée. C'est là qu'il put voir clairement ma résurrection, ainsi que tout le fruit qui découlerait de ma passion et de ma mort.

Ainsi, bien que Jean, mon frère bien-aimé, ait souffert à ma mort tourment, douleur et deuil plus que tout autre disciple, ne crois cependant pas que, compte tenu de ce qu'il savait, il ait surpassé l'amoureuse Madeleine. Elle, en effet, n'était pas capable de saisir ces choses si hautes aussi en profondeur que Jean. Lui, si même il l'avait pu, n'aurait jamais empêché ma passion et ma mort, car il aurait compris tout le bien qui en viendrait. Mais pour ma bien-aimée Madeleine, il n'en était pas ainsi. Lorsqu'elle le vit expirer, ce fut comme si désormais le ciel et la terre lui venaient à manquer, car en moi seul étaient toute son espérance, tout son amour, sa paix, son réconfort. Car elle m'aimait sans ordre ni mesure. Sa douleur fut donc aussi sans ordre ni mesure.

Et moi qui seul la connaissais, je la portais cordialement en mon âme et j'éprouvais toute la tendresse qu'on peut ressentir dans un amour saint et spirituel, car elle m'aimait viscéralement. Remarque aussi qu'après ma mort, les disciples sont retournés à leurs filets abandonnés autrefois, comme des gens non encore détachés de tout. Mais cette sainte pécheresse (sic !) ne revint pas à son ancienne vie mondaine et déréglée.

Au contraire, toute enflammée, brûlée de saint désir, n'ayant plus l'espoir de me voir vivant, elle me cherchait mort, sachant que rien désormais n'aurait pu lui plaire en dehors de moi, son Maître bien-aimé, que je fusse mort ou vivant.

Ce qui prouve la vérité de cette remarque c'est que, pour me trouver mort, elle ne fit aucun cas de la compagnie de ma très douce mère, qui est pourtant la plus désirable, la plus aimable et la plus délectable dont on puisse jouir, après la mienne. De même elle compta pour rien la vision des anges et leurs doux colloques. Et je veux qu'il en soit ainsi pour toute âme, à savoir que lorsqu'elle m'aime et me désire de toute son affection, elle ne puisse trouver repos ni paix en aucune autre vision ni présence que la mienne, moi qui suis son Dieu unique et aimé.

Bref, la douleur de cette chère disciple bien-aimée fut telle qu'elle serait tombée morte plusieurs fois si je ne l'avais soutenue, moi qui suis la puissance souveraine.

Et cette douleur se répercutait dans mon cœur souffrant au point que j'étais très affligé à son sujet. Mais, parce que je voulais en faire ce qu'ensuite j'en fis, je n'ai pas permis qu'elle succombât sous la peine. Elle devait être en effet l'apôtre des apôtres, leur annonçant la bonne nouvelle de ma résurrection victorieuse, comme ils devaient eux-mêmes le faire par la suite dans le monde entier. Je voulais en faire et j'en ai fait le miroir, l'exemple et la norme de toute la bienheureuse vie contemplative, dans la solitude des trente trois ans où, inconnue du monde, elle goûta, elle éprouva les ultimes effets de l'amour, autant qu'on peut en goûter et en ressentir au cours de cette vie mortelle.

Voici ce qui concerne la douleur que j'ai portée au sujet de ma disciple bien-aimée.

V - Cinquième douleur mentale que le Christ béni porta au sujet de ses disciples aimés et chéris.

Une autre douleur qui transperça mon âme, ce fut le souvenir continu de ce saint collège, de ces colonnes du ciel, de ces fondations de l'Eglise militante, de ces brebis sans berger que je

savais devoir se disperser, et de toutes les souffrances et les martyres qu'ils allaient endurer à cause de mon nom.

Sache que jamais père n'a autant aimé ses enfants, jamais frère n'a aimé ses frères, ni maître ses disciples aussi cordialement que j'ai aimé mes bien-aimés enfants, frères et disciples : les bienheureux apôtres. Et bien que j'aime toute créature d'un amour infini, cependant, songe s'il n'y eut pas d'affection particulière pour ceux avec qui je m'entretenais de vive voix. De même la douleur que j'éprouvais à leur sujet était toute particulière, pour mon âme affligée. C'est en effet plus pour eux que pour moi que je dis cette parole amère : « Mon âme est triste à en mourir »(5), à cause de l'immense tendresse ressentie à l'idée de les laisser sans moi, leur fidèle père et maître. Cette séparation corporelle d'avec eux m'était une si grande cause d'angoisse, qu'il me semblait en quelque sorte mourir une deuxième mort. De là vient que quiconque considère en profondeur les paroles de mon dernier sermon, ne peut garder un cœur si endurci qu'il ne pleurerait pas sur les paroles de compassion jaillies alors de mon cœur, ce cœur qui, par amour pour eux semblait éclater dans ma poitrine.

Et je voyais celui qui par la suite allait être crucifié pour mon nom, celui à qui on couperait la tête, celui qui serait écorché vif et tous les autres différents martyres par lesquels ils achevaient leur vies par amour pour moi. Pour comprendre combien grande fut pour moi cette souffrance, songe un instant : si tu avais un être aimé d'un saint amour auquel, à cause de son amour pour toi, on ferait injure ou tout autre affront déplaisant. Ô combien souffrirais-tu d'être la cause d'une grande peine pour celui que tu aimes tant ! alors que sans cesse tu veux et souhaite être pour lui source de paix et de réconfort ! Mais pour ceux-là, mon enfant, j'étais cause non pas de paroles injurieuses, mais de la mort même ; et non pour un seul mais pour tous.

C'est pourquoi je ne puis rien te montrer de comparable à la douleur que j'ai portée à leur sujet. Que cela te suffise si tu veux avoir compassion de moi.

VI - Sixième douleur mentale que le Christ béni porta à cause de l'ingratitude de son disciple aimé, Judas qui le trahit.

Il y avait une autre douleur viscérale, immense, qui sans cesse m'affligeait extrêmement. C'était comme un couteau à trois pointes, empoisonnées et très acérées ; continuellement il transperçait, déchirait et frappait mon cœur abreuvé de venin et de myrrhe. Il s'agit de

l'impiété et de l'ingratitude de mon disciple aimé, Judas l'impie, le mauvais, le traître ; de la dureté et de la perversité de mon peuple élu et bien-aimé, le peuple juif ; de l'aveuglement, de la méchanceté et de l'ingratitude de toutes les créatures qui ont été et qui seront à jamais. Et d'abord, considère combien grande fut l'ingratitude de Judas : je l'ai élu au nombre des apôtres et, ayant pardonné tous ses péchés, je l'ai rendu capable d'opérer des miracles et de dispenser tous mes dons, enfin je lui donnais toujours des marques d'un amour singulier, afin de le détourner de l'iniquité qu'il avait conçue. Mais plus je lui témoignais d'amour et plus il pensait de mal à mon égard. Avec combien d'amertume penses-tu que de semblables choses aient pu habiter mon cœur ? Mais lorsque j'en vins à cet acte d'humilité de lui laver les pieds, ainsi qu'à tous les autres, alors mon cœur se répandit en des pleurs sans retenue. C'était une véritable fontaine de larmes sortant de mes yeux, au-dessus des pieds de ce pécheur. Et dans mon cœur je lui disais : « Ô Judas, que t'ai-je fait pour que tu me trahisses si cruellement ? Ô malheureux disciple ! N'était-ce pas là la suprême marque d'amour que je voulais te donner ? Ô fils de perdition, pour quelle raison t'éloignes-tu ainsi de ton père et maître ? Ô Judas, si ce sont ces trente deniers que tu convoites, pourquoi ne vas-tu pas vers ta mère et la mienne qui se vendrait plutôt elle-même, afin de nous écarter, toi et moi, d'un tel danger et d'une telle mort ? Ô disciple ingrat, moi, je dépose un baiser sur tes pieds avec un si grand amour et toi, tu le déposeras sur ma bouche avec si grande trahison ! Ô comment me paies-tu de retour ? ! C'est ta perdition que je pleure, fils aimé, fils de prédilection, et non pas ma mort et ma passion, car je ne suis venu pour rien d'autre. »

Ce sont ces paroles et d'autres encore que je lui adressais dans mon cœur, arrosant ses pieds d'abondantes larmes. Mais lui ne s'en apercevait pas, parce que, étant ainsi penché, la masse de mes longs cheveux couvrait ma face pitoyable, baignée de larmes.

Mais Jean, mon disciple bien-aimé, parce que je lui avais révélé tout ce qui concerne ma passion pendant cette douloureuse Cène, était attentif, et remarquait chacun de mes gestes.

Et il s'aperçut des larmes amères versées sur les pieds de Judas. Il savait et comprenait que chacune de ces larmes venait de la tendresse de l'amour, tel un père qui n'a qu'un enfant unique, un seul, et qui approchant de sa mort, lui rendrait un service, lui disant ensuite dans son cœur : « Mon fils, à la grâce de Dieu, car c'est le dernier bien que je pouvais te faire, le service ultime que je pouvais te rendre. » Je fis exactement de même envers Judas lorsque, lui ayant lavé les pieds, je les lui embrassais le serrant de toute ma tendresse contre ma face

sacrée. Et tous ces gestes, toutes ces façons inhabituelles, Jean l'évangéliste, cet aigle en vol, les retenait tous. Tellement que, par la stupeur et l'étonnement, il était plus mort que vivant. Et puisque c'était une âme très humble, il s'étendit à la dernière place, de manière que ce fut devant lui que je m'agenouillais en dernier, pour lui laver les pieds. Alors ne pouvant plus tenir, moi étant par terre et lui assis, il me jeta ses deux bras au cou et il me tint de la sorte pendant un moment ; comme déchiré par une peine profonde, il versait d'abondantes larmes. Sans prononcer de mots, en son cœur il me disait : « Ô maître, frère, père bien-aimé, mon Seigneur et mon Dieu, comment as-tu pu avoir le cœur de laver, et de baiser de ta sainte bouche les pieds de ce chien de traître ? Ô Jésus, Maître qui m'es cher, tu nous laisses un exemple bien parfait. Mais nous, petits pauvres, que ferons-nous sans toi qui es tout notre bien ? Que fera-t-elle ta pauvre mère, lorsque je lui raconterai ton geste d'humilité ? Et maintenant, pour achever de me fendre le cœur, voici que tu veux laver aussi mes pieds, tout sales et puants qu'ils sont, pleins de poussière et de boue, et tu veux le embrasser de ta bouche si douce et si suave ! Ô mon Dieu, ces nouvelles marques d'amour sont pour moi autant de sujets de souffrance. »

Et ayant dit ces mots, et d'autres semblables, capables d'attendrir un cœur de pierre, il baissa ses pieds avec grande honte et révérence et il consentit à ce que je les lave.

Je t'ai dit cela pour te faire connaître quelque chose de la douleur que mon cœur a portée au sujet de l'ingratitude et de l'impiété de Judas, celui qui m'a trahi. Autant je lui portais d'amour et lui ai donné de marques d'affection, autant son ingratitude extrême m'a affligé.

VII - Septième douleur mentale que le Christ béni porta à cause de l'ingratitude de son bien-aimé peuple juif.

Quant au peuple juif ingrat et obstiné, pense un peu quelle douleur poignante a infligé à mon cœur la flèche de cette ingratitude inconcevable.

J'en avais fait un peuple sacerdotal et saint et je l'avais choisi pour ma part et mon héritage de préférence à tous les peuples de la terre. Je l'ai fait sortir de l'esclavage d'Egypte, des mains de Pharaon. Je l'ai conduit à pied sec à travers la Mer Rouge, j'ai été pour lui une colonne (de nuée) pendant le jour et une lumière pendant la nuit. Je l'ai nourri de la manne pendant quarante ans, je lui ai donné la loi de ma propre bouche sur le mont Sinäi et de nombreuses

victoires sur ses ennemis. C'est d'eux que j'ai pris chair humaine et tout le temps de ma vie, j'ai conversé avec eux. Je leur ai montré la voie du ciel et, en ce temps-là j'ai accompli en leur faveur beaucoup de bienfaits, illuminant les aveugles, rendant l'ouïe aux sourds, faisant marcher les paralysés et, finalement allant jusqu'à donner la vie à leurs morts. Quand j'entendis qu'ils demandaient, tout en fureur, que Barabbas fût relâché et que moi, je fusse crucifié et exécuté, il me sembla que mon cœur éclatait.

Seul celui qui en a fait l'expérience, ma fille, peut savoir quelle douleur c'est, de recevoir tout le mal, de ceux à qui l'on a fait tout le bien ! Que c'est dur, lorsqu'on est innocent, d'entendre la foule clamer : « A mort ! A mort ! » Alors que la même voix du peuple demande : « Qu'il vive ! Qu'il vive ! » pour quelqu'un qui, tout en se trouvant dans la même situation, mériterait cependant mille fois la mort ! Cela est à méditer, plutôt qu'à dire.

VIII - Huitième douleur mentale du Christ béni au sujet de l'ingratitude de toutes les créatures

Eclairée par le Christ, soleil de justice, la personne en question parlait de cette douleur se référant aussi bien à elle-même qu'à toute autre créature, selon les grâces et les bienfaits reçus par chacune.

Et elle dit qu'alors elle sentait dans son cœur tant d'humilité, qu'elle pouvait confesser en toute vérité, devant Dieu et devant toute la cour céleste, avoir reçu plus de dons que Judas, plus de bienfaits que le peuple juif bien-aimé tout entier.

Et cependant, elle l'avait trahi plus que Judas, avec une ingratitude plus grande ; et elle l'avait crucifié plus encore que son peuple ingrat, avec encore plus d'acharnement.

Et à la suite de cette sainte pensée, elle déposait son âme sous les pieds de Judas damné et maudit, et de cet abîme elle élevait sa voix, ses pleurs et ses appels vers son Dieu, aimé et par elle offensé, lui disant : « Mon bon Seigneur, comment pourrais-je te remercier de m'avoir ainsi supportée, moi qui t'ai fait mille fois plus de mal que Judas ? Tu en avais fait ton disciple, et de moi, tu as fait ton épouse et ton enfant.

Tu lui avais pardonné ses péchés, et à moi aussi, dans ta grâce et ta pitié, tu me les as tous pardonnés, comme tu n'avais jamais fait pour lui.

Tu lui as accordé des biens temporels, et à moi, ingrate, tu m'as accordé une multitude de dons et de grâces de ton trésor spirituel.

Tu lui fis la grâce d'accomplir des miracles, et à moi, tu m'as fait accomplir plus qu'un miracle, me conduisant, de ma propre volonté, en ce lieu, et sous l'habit que je porte.

O mon Jésus, je t'ai vendu et trahi non pas une fois seulement, mais mille fois, mais un nombre infini de fois. Ô mon Dieu, tu sais bien que je t'ai trahi par un baiser, comme Judas, lorsque sous prétexte de spiritualité, je t'ai laissé de côté, m'approchant des liens de la mort. Et si l'ingratitude de ton peuple te fut si pénible, qu'a donc pu, que peut être la mienne, moi qui t'ai fait plus de mal qu'eux, tout en ayant reçu de toi, mon bien véritable, plus de bienfaits qu'eux tous ? !

Ô mon très doux Seigneur, je te rends grâce de tout mon cœur pour m'avoir tirée de l'esclavage de cette Egypte qu'est le monde avec les péchés, des mains du cruel Pharaon, le démon d'enfer qui dominait à son goût sur ma pauvre petite âme. Hélas, mon Dieu, ayant été conduite à pied sec à travers la mer de la vanité mondaine, je suis passée par ta grâce à la solitude du désert qu'est la vie religieuse et là, plus d'une fois, tu m'as nourri de ta manne très douce et pleine de saveur ; elle a eu pour moi tous les goûts, c'est à dire que tous les plaisirs du monde m'ont paru ennuyeux en comparaison de la moindre consolation spirituelle reçue de toi. Je te rends grâce mon Seigneur et mon bon Père, de m'avoir maintes fois donné la loi, de ta bouche sainte et douce, sur le mont Sinaï de l'oraison, une loi écrite par le doigt de ta pitié sur les tables de pierre de mon cœur dur et rebelle.

Je te rends grâce, mon Rédempteur très aimant, pour toutes les victoires que tu m'as données sur mes ennemis, les vices capitaux. Lorsque j'ai vaincu, c'est de toi que m'est venue la victoire. Lorsque j'ai perdu et lorsque je perds encore, c'est à cause de ma méchanceté et du peu d'amour que je te porte, ô mon Dieu tant désiré.

Toi, Seigneur, tu es né par grâce dans mon âme et tu m'as montré la voie, la lumière et la vérité pour parvenir jusqu'à toi qui es le paradis véritable.

Dans les ténèbres et l'obscurité du monde, tu m'as donné d'entendre, de parler et de marcher - car j'étais vraiment aveugle, sourde et muette devant les choses spirituelles - et tu m'as ressuscité en toi, « vie véritable qui donne la vie à toute chose qui de vita vivit ».

Or, qui t'a crucifié ? Moi. Qui t'a flagellé à la colonne ? Moi. Qui t'a couronné d'épines ? Moi. Qui t'a abreuvé de vinaigre et de fiel ? Moi. Et après avoir ainsi parlé de tous ces

mystères de souffrance, avec beaucoup de sanglots et de larmes, selon que Dieu lui en faisait la grâce, elle concluait en disant : « Mon Seigneur, sais-tu pourquoi je te dis que c'est moi qui t'ai fait tout cela ? C'est parce que dans ta lumière j'ai vu la lumière, à savoir que les péchés mortels que j'ai commis t'ont fait plus de mal, qu'ils t'ont affligé davantage que tous ces tourments corporels de ce temps-là. Voilà pourquoi, mon Dieu, il m'est plus nécessaire que tu me parles de la souffrance que t'a causé l'ingratitude de toutes les créatures. M'ayant fait la grâce de connaître un peu mon ingratitude à moi, je puis maintenant considérer, toujours par l'action de ta grâce, ce qu'ont pu te causer toutes les créatures ensemble.

Et dans cette pensée l'esprit défaille, je suis toute hors de moi-même, ô mon Jésus, à cause de ta charité et de ta patience envers nous, tes créatures ingrates, puisque jamais, jamais, tu ne cesses pour autant de pourvoir à nous dans tous nos besoins spirituels, corporels et temporels. Et de même que tu ne peux connaître tout ce que tu as fait en faveur de tes créatures ingrates, au ciel, sur terre, dans les eaux et dans tous les éléments, de même on ne peut saisir ni comprendre notre ingratitude ingrate.

Je confesse donc, mon Dieu, et je crois que toi seul peux connaître la flèche très amère de notre ingratitude, qui a transpercé tant de fois ton cœur, l'ingratitude de toutes les créatures qui sont, qui ont été et qui seront, toutes les fois où chacune fait preuve d'ingratitude à ton égard.

Et cette vérité, je la reconnais pour moi-même ainsi que pour toutes les créatures ; car de même qu'il ne passe pas d'heure, ni de jour, ni de mois où nous ne profitons de tes bienfaits, de même pas un instant, pas une heure, pas un jour, pas un mois ne s'écoule sans des ingrattitudes nombreuses et même innombrables.

Je crois et je sais que notre affreuse ingratitude a été l'une des souffrances les plus cruelles de ton âme affligée.

« Ces quelques mots concernant les douleurs mentales de Jésus-Christ ont été achevés, pour sa louange, le 12 septembre 1488, un vendredi ». Amen

Je pourrai rapporter beaucoup d'autres choses qu'elle m'a dites, pour l'utilité et la consolation des lecteurs. Dieu sait cependant que c'est par respect que je retiens ma main, contre l'impulsion de mon esprit, d'abord parce que cette âme se trouve encore dans la prison de cette misérable vie. A un autre moment peut-être, par d'autres temps, Dieu m'inspirera d'exposer, venant d'elle, d'autres choses que je tais à présent afin de garder la mesure.

Ma révérende Mère Abbessse, pour la consolation et à la prière de laquelle j'ai écrit ces quelques paroles de dévotion que je t'adresse, je te prie, au nom de l'amour que tu portes à ton doux Jésus très aimant et à sa sainte Mère, de ne pas permettre que ces paroles soient lues ni vues sinon de personnes religieuses et spirituelles. Les sujets spirituels doivent en effet être lus et écoutés en grande dévotion. Il ne faudrait pas qu'elles soient prises en dérision et en mépris. Car de notre temps, tout ce qu'à cause de notre méchanceté, nous ne pouvons pas expérimenter parmi les grâces venant de la douce bonté de Dieu, nous ne le croyons pas non plus, allant jusqu'à nous moquer de ceux qui ont pu faire l'expérience, les sentir et les goûter. Mais il n'en est pas ainsi, hélas. Dieu est en effet tout amour, toute sagesse et clémence et il veut disposer de ses trésors spirituels cachés, comme il lui plaît. Ce n'est pas à nous qu'il demande conseil quant à la façon, au temps et à la personne, puisque lui, qui est la vérité toute aimable, ne juge pas selon les œuvres extérieures comme nous, mais selon l'être intérieur ; de son œil saint et compatissant, il regarde l'intention du cœur. Il est en effet écrit : « autres sont les jugements de Dieu et autres ceux des hommes » (9)

Mais nous qui sommes encore bien loin d'une telle perfection, glorifions Dieu dans ses saints, nous humiliant, le cœur contrit, à ses pieds crucifiés par amour, auxquels soient la gloire, l'honneur, la louange aussi bien de ma part que de la part de toutes les autres viles créatures « nunc et semper et in saecula saeculorum. Amen. Amen. Amen. Finis. Finis. Deo gratias.

« Le fruit des bonnes œuvres est plein de gloire » (10)

« Ô bon Jésus, à cause des décrets de ta bouche, j'ai gardé les rudes chemins. »(11)

« Avec peu de peine je me suis procuré beaucoup de repos. » (12)

Ce qui suit (13) m'a été révélé en méditant le mystère du Christ en prière au jardin où il sua le sang. Et de même que le soleil, entrant dans le signe du lion a plus de force et d'intensité qu'en tout autre temps de l'année, « quia est in domo propria », de même le christ béni en oraison au Jardin éprouva ses peines mentales avec plus de force qu'au cours des trente (sic !) années de sa vie « parce qu'à ce moment-là le soleil de ses douleurs était dans le signe du lion, c'est à dire à son sommet et dans sa pleine vigueur, comme en son propre siège »(14).

Et il me fut montré qu'entre celui qui se plaît à méditer sur le corps humain du Christ pendant sa passion, et celui qui se plaît à méditer sur ses peines mentales, il y a la même différence qu'entre un vase dont l'intérieur serait rempli de miel ou de baume et un autre vase aux flancs duquel couleraient quelques gouttes de la liqueur qu'il contient. C'est ainsi que celui qui veut

goûter à la passion du Christ ne doit pas aller léchant toujours les gouttes qui coulent aux flancs du vase - c'est à dire les plaies du Christ, puisque le vase divin de son humanité est tout rayé de sang - car celui qui est affamé d'une telle nourriture ne pourrait jamais s'en rassasier de la sorte. Celui donc qui veut s'en rassasier, qu'il entre dans le vase, c'est à dire à l'intérieur du cœur, dans la mer de Jésus béni et là, il sera rassasié au-delà même de tout désir. C'est ainsi qu'il me fut déclaré.

Mais lorsque je me mis à écrire ces douleurs mentales, je ne voulus pas insérer cela, pour ne pas nuire à la dévotion de ceux qui se plaisent dans la contemplation de l'humanité souffrante de Jésus (15). En effet, toute intelligence n'est pas apte à naviguer dans une telle mer ; surtout nous, les femmes qui n'avons pas une capacité très grande (de méditation), puisque c'est à des femmes en effet à qui j'ai écrit et communiqué ce récit.

Mais il est vrai que Dieu rend capable toute personne qui le cherche et le désire ardemment en vérité.

Ô mon père, ma douleur a doublé en écrivant ces choses ! Vraiment « Mon tourment ressemble à la mer, telle est ma douleur » (16). Malheureuse et pauvre de moi, les jours de solennité et de joie se sont entièrement changés en deuil et en pleurs ! Ô mon Dieu, où étais-je et où suis-je ? Comment pourrais-je être jamais contente, après avoir perdu un tel bien ? Qui pourra me consoler ? Qui voudra bien me dire : sois réconfortée ? Qui saura m'empêcher de pleurer et de me lamenter toujours ? Ô mon père, par quelles paroles, par quelles raisons pourrez-vous me consoler et me réconforter ? Qui me rendra jamais le vêtement blanc de mon innocence première que j'ai perdue, en laquelle Dieu demeurerait avec délices ? Qui me rendra ces pieds aimables, gracieux et saints ? Ô mon Dieu, tu m'as tiré la moelle du cœur et de tous mes ossements spirituels ! Ô pieds très aimants, vous me déchirez le cœur ! J'étais amoureuse de vous comme une autre Madeleine ! Ô Dieu, tu m'as dit que tu me voulais seule, toute seule, dans le supplice de la croix que tu allais me donner. Hélas, tu m'as vraiment laissée seule, puisque tu m'as soustrait et enlevé et repris le soulagement, la compagnie et le trésor de tes pieds crucifiés, auprès desquels je me tenais prosternée comme une petite chienne !

Je ne me plains pas, mon Seigneur, de ce que tu m'aies donné un coup de pied pour me chasser d'auprès de toi, car je l'ai mérité. Mais je me plains et je pleure parce que tu ne me

laisse pas revenir les lécher, les embrasser à nouveau, ainsi que le ferait une petite chienne fidèle à son maître et seigneur.

Puisque tu ne veux plus, Jésus mon Seigneur, que je puisse étreindre tes pieds sacrés, je te demande en grâce de me mettre réellement sous les pieds de l'âme de Judas le maudit, car dans tout l'enfer je ne trouve pas d'autre place qui convienne mieux à ma méchanceté, à ma superbe et à mon ingratitude.

Ô échange lamentable, ô désir misérable ! A cause des pieds du Christ, je souhaite demeurer sous les pieds de Judas.

Ô Dieu, « Que mon cœur soit irréprochable dans ta justice et je ne serai pas confondu. »(17).